



BARTHÉLÉMY TOGUO, COURTESY GALERIE LELONG

An Indian Summer, de Barthélémy Togo (2009).

dans l'espace urbain, qu'il s'agisse des commerçants, des transports ou d'une course cycliste. Problème : il n'y a pas d'école des beaux-arts au Cameroun.

En 1989, Togo se débrouille pour amasser un pécule grâce au petit commerce, « comme tout Bamiléké ». Sa décision est prise, il va rejoindre l'École nationale supérieure des beaux-arts d'Abidjan. Il y est admis en novembre 1989. Ses parents le vivent comme un « coup de poignard dans le dos ». Lui découvre un enseignement très classique calqué sur le système français des années 1960 et 1970. Avec enthousiasme, il copie des bustes d'Agrippa, du cardinal de Richelieu ou bien encore *l'Esclave mourant* de Michel-Ange.

Une fois en deuxième année, il obtient une bourse de l'État camerounais qui lui permet de financer la suite de ses

études. Au bout de quatre ans, l'envie d'aller voir ailleurs s'impose à nouveau. Cette fois, ce sera la France et l'École supérieure des beaux-arts de Grenoble. « J'y ai découvert un enseignement plus ouvert sur l'art contemporain, qui prenait en compte l'utilisation des nouveaux médias comme la vidéo et la photo, se souvient-il. L'étudiant était plus libre. J'ai commencé à créer mes propres travaux. » Ses parents ne l'encouragent toujours pas, mais se réjouissent qu'il fasse ses études « chez les Blancs ».

Venu d'un pays forestier, il s'attaque au problème de la déforestation avec les photos de la série *Une autre vie* où il se met en scène en cherchant une harmonie entre l'homme et la nature. En 1997, il expose à Genève et, un an plus tard, à Paris, au musée d'Art moderne. Il juge néanmoins sa formation incomplète et

obtient une bourse pour rejoindre la KunstAkademie de Düsseldorf. Dans cette école, il est confronté aux grands maîtres que sont les plasticiens Anthony Cragg, Klaus Rinke, Jannis Kounellis. Son travail devient plus polyvalent. Lui-même résume ainsi son parcours : « Mes dix années de formation dans trois différentes écoles m'ont donné l'occasion d'élargir le spectre des médias avec lesquels je peux travailler pour m'exprimer. À Abidjan, j'ai appris le sens de l'observation et la maîtrise du dessin. À Grenoble, l'utilisation des nouveaux médias. À Düsseldorf, j'ai acquis la force de concrétiser une création. »

L'Afrique n'est jamais loin. Togo admire le travail du Congolais Bodys Isek Kingelez et celui de l'Ivoirien Frédéric Bruly Bouabré ; il vibre sur la musique de Ray Lema, d'Alpha Blondy, de Fela... « Je suis très souvent en Afrique, ce qui me permet de savoir d'où je viens, où je vais, et de rester moi-même », dit-il. Approché par les galeries occidentales après sa participation à la Biennale de Lyon, en 2000, il choisit d'être représenté par celle d'Anne de Villepoix (Paris). Neuf ans et pas mal d'expositions plus tard – dont « Africa Remix » –, il rejoindra celle de Robert Miller (New York).

TÊTES DE MORT

Atelier à Paris, collectionneurs occidentaux, œuvres exposées dans les musées du Nord... Barthélémy Togo ne mâche pas ses mots quand il s'agit d'analyser la situation de l'art contemporain en Afrique : « Sur le continent, personne ne connaît notre travail. La volonté politique comme les infrastructures sont absentes. » Sur son site (www.barthelemytogo.com), il écrit même : « Nous, Africains, ne pouvons nous offrir le "luxe" de capituler, de geindre et d'attendre. Il est primordial que nous imaginions nous-mêmes nos solutions dans tous les domaines. » Paroles, paroles ?

Avec ses propres deniers « gagnés sur le terrain de la création », Togo a édifié Bandjoun Station, à 3 km de Bafoussam. Deux édifices qui accueilleront des expositions et des artistes du monde entier... mais aussi 3 hectares de terrain transformés en pépinière caféière pour militer en faveur de l'autosuffisance alimentaire. « Au pays, je suis un amoureux de la terre... et un véritable paysan », dit-il. Son engagement est sans doute bien moins vain que ne le suggèrent les têtes de mort qui ornent ses doigts. ■

NICOLAS MICHEL